

—Non.
—Non?—Ah! ça, mon bon ami, vous êtes prodigieux. Non?—Et si vous partez?
—Cela ne fait rien.

Rodolphe se mit à rire :
—Qu'on y comprenne quelque chose ! dit-il.

Puis il reprit plus sérieusement :
—Pourquoi n'épouseriez-vous pas ma cousine ?

Van Coppennæël devint rouge comme le feu :

—Oh ! oh ! fit-il.
—Voulez-vous ? dit Rodolphe.
—Oh ! oh ! répéta le Hollandais en se dandinant et de plus en plus embarrassé.—Est-ce que Mademoiselle de Fargues voudrait un mari comme moi ?

—Pourquoi non ?—Si je me chargeais de tout arranger ?...

—Vous voulez plaisanter, mon cher de Frenays.

—Pas le moins du monde.
—Ah !—dit Van Coppennæël avec un gros soupir comique,—c'est une bien charmante demoiselle ;—un peu gaie, un peu moqueuse, mais pleine de qualités et—bien jolie.—Ce lui qui lui plaira sera un homme heureux.

—Qui vous empêche d'être cet homme-là ?

—Cela n'est pas possible.—Est-ce que mademoiselle de Fargues pourrait jamais m'aimer ? ce serait ridicule.

—Vous êtes trop modeste, Coppennæël. — Dites-moi seulement oui,—et laissez-moi fuir...

—Cessons cette plaisanterie, dit gravement Van Coppennæël.

—Vous m'impatienteriez presque, dit Rodolphe. Est-ce que je n'ai pas l'air convenablement sérieux?—Pourquoi refusez-vous la main de ma cousine ?

Le Hollandais ne répondit rien.

—Au moins, dit Rodolphe, retardez votre départ.

—Je ne peux pas.

—Voyons, reprit Rodolphe, finissons-en.—Coppennæël, vous êtes un loyal et excellent garçon que j'ai eu le bonheur d'apprécier tout de suite. On peut avec vous parler à cœur ouvert. C'est ce que je vais fuir. — Je ne crois pas maintenant avoir besoin de vous dire que je ne me permettrais en aucun cas de vous tourmenter avec une plaisanterie inconvenante. — C'est ma cousine elle-même qui m'envoie vers vous.

Van Coppennæël se dandina avec une sorte de fureur. On eût dit le tangage d'un vaisseau de première classe par un gros temps. De sa vie il n'avait été aussi mal à son aise.

Rodolphe continua :

—Vous avez eu le temps de connaître Juliette. Je ne vous parlerai pas de sa fortune ni de ce qu'on appelle dans le monde ses *espérances*, vilain mot, selon moi. — Elle est un peu moins riche que vous, quoique sans disproportion. Vous m'avez dit, d'ailleurs, que cette question-là n'était rien pour vous.

—Où, dit le Hollandais pour parler.

—Je dois ajouter, pour expliquer en ce moment ma démarche auprès de vous, que ma cousine n'est pas en quête d'un mari.

—Oh ! fit Van Coppennæël avec une sorte d'indignation.

—Elle a refusé déjà de brillans partis, — brillans non-seulement par la position et l'état dans le monde de ceux qui demandaient sa main, mais encore par le côté personnel et individuel des prétendans : — Jules d'Aligre, Ludovic d'Oss, que vous connaissez, sont assurément de beaux cavaliers, que toute femme serait fière de présenter pour mari. — Te-

nez, le baron Laure, que vous avez vu avant-hier chez ma tante, a échoué aussi, et il ne veut pourtant pas encore se retirer....

—Je le crois bien ? soupira Van Coppennæël.

—...Ma cousine, poursuivit Rodolphe, sous un air de légèreté et peut-être un peu de coquetterie, cache un cœur excellent et droit. Elle est profondément intelligente, — ce qui manque à bien des femmes. C'est dire qu'elle devait vous aimer. — Voulez-vous l'épouser ?

XV.

PARTI PRIS.

Il y eut un long silence. — Van Coppennæël, très rouge, toussait, crachait, se mouchoit. Il fallait à la fin cependant répondre, — ce qu'il fit avec de grandes difficultés, en cherchant ses mots, — et souvent en ne les trouvant pas.

— Vous comprendrez certaines — choses — que je ne pourrai pas vous dire, balbutia-t-il, n'est-ce pas, mon cher monsieur Rodolphe. — D'abord, le bonheur qu'il y aurait — pour moi — à me — rapprocher de vous davantage — par — les liens de la famille. — Car vous êtes certainement un — bien gentil, — bien — aimable...

— Bon ! bon ! allez toujours.

— Je dois aussi vous — témoigner — combien je suis honoré et — satisfait ; — non, ce n'est pas cela ! — Cependant si, je suis...

— Bien, bien ! au fait.

— Vous autres Français, vous comprenez les phrases avant qu'elles soient finies. Je n'ai jamais pu m'expliquer cela. — Voyez-vous, mon cher Rodolphe, — votre cousine ne peut pas m'aimer.

— Mais...

— Laissez-moi parler, si vous voulez bien. Autrement, je n'en viendrais pas à bout. — Mademoiselle Juliette est une personne bien — adorable : — Oui, c'est cela, — adorable ; — mais elle est — elle est plus que Française, — elle est Parisienne. — Oh ! je sais bien ce qui me manque, allez ! — elle ne peut pas m'aimer. Rodolphe voulut parler.

— Non ! dit Van Coppennæël. Je peux bien croire que sous mon — enveloppe — hollandaise, — sous ma *houderie*, — elle a vu en moi un homme qui n'est pas méchant — et qui mérite peut-être quelque estime ; — mais de là à aimer !...

— Mais elle vous aime ! elle vous aime, vous dis-je ! — Elle me l'a dit, et je m'y commis, peut-être !

— Eh bien ! mon cher Rodolphe, laissez-moi vous dire mon dernier mot. — Mademoiselle votre cousine, — qui veut bien aujourd'hui — m'honorer de quelque estime, n'aurait pas plutôt vécu avec moi un an...

— Allons donc !

— Mettons deux ans, cinq ans, si vous le voulez, — qu'elle verrait bien que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire à une personne aussi — charmante qu'elle. Je n'épouserai pas une femme — que je pourrais un jour rendre malheureuse. — Je ne vivrais pas un jour avec cette créature-là !... — Maintenant, envoyez bien, s'il vous plaît, mon cher Rodolphe, mon ami, que je voudrais pour tout au monde — que les choses fussent autrement, — car votre cousine est si... — Oh ! dit-il en s'animant, je l'aurais bien aimée !...

Et le digne Hollandais, tout confus de cette grosse malhonnêteté, se tut subitement.

Puis il prit très-vivement la main de Rodolphe.

— Oh ! mon bon ami, dit-il, le regard très-inquiet, — n'allez pas m'en vouloir, au moins !...

— Vous êtes trop honnête homme, mon

cher Coppennæël, dit Rodolphe en lui secouant cordialement la main. — Mais je vous avoue que je vois tout autrement que vous et que je renoncerais difficilement à l'idée de ce mariage. — Si Juliette apprend les motifs qui vous font refuser sa main, elle ne vous en aimera que mieux. Cette commission dont j'ai été me charger là. Il faudra que je cherche un prétexte. — Je dirai que vous êtes engagé ailleurs... Mais, là, voyons ! réfléchissez, prenez deux jours...

— Oh ! dit le Hollandais, j'ai bien réfléchi, — je veux partir...

— Allons, puisque vous le voulez ! — Mais maman Coppennæël ?

Ici, Van Coppennæël respira plus difficilement. — Il rougit à plusieurs reprises, et fit quelques pas dans sa chambre. — Rodolphe pressentit une confidence d'un accouchement laborieux.

— Coppennæël ! vous avez quelque chose à me dire ?

XVI.

LE FIN MOT.

Le Hollandais s'arrêta devant lui, — et croisant ses bras, — qui le gênaient fort :

— Eh bien ! — oui, — dit-il ; — et si vous n'étiez pas venu ce matin, je serais allé chez vous. Je voulais d'abord vous écrire, — et j'avais même commencé. — Mais cela vaudra mieux.

— Voyons.

— Dans mon pays, on n'emploie qu'un mot pour dire une chose importante. — Je désire que vous me rendiez un grand service.

— Je suis tout à vous, dit Rodolphe effranchant de pouvoir, pour la première fois, être vraiment utile à son ami.

— Vous allez me trouver bien ridicule, j'en suis sûr, — et pourtant, si vous ne me faites aucune représentation, je vous en aurai gré.

Rodolphe répondit par un geste.

— Il faut que je parte. J'ai écrit pour annoncer mon retour, et on serait inquiet. D'ailleurs, j'ai arrêté dans mon esprit de ne pas rester plus longtemps ainsi. C'est — un *terme fatal*, — comme vous dites, — que je me suis assigné. — Je vous ai expliqué les motifs qui m'ont fait prendre la résolution de ne pas retourner en Hollande sans être marié. — Eh bien ! je veux épouser la petite à la robe bleue de la station d'Étampes ; vous rappelez-vous ? — Et je vous prie d'aller la demander en mon nom à son père. Je suis éloigné de mon pays et inconnu ici. Présenté par vous, il n'y aura pas de difficulté de ce côté-là. — Maintenant, mon ami, tout blanc, toute objection venant de vous ne ferait que me chagriner, sans changer ma détermination — irrévocable.

Rodolphe était ébahi...

— Vous me permettez au moins une question, dit-il sans pouvoir cesser de regarder son bizarre ami, — Pourquoi voulez-vous épouser cette — jeune personne plutôt qu'une autre ?

— Parce qu'elle me convient mieux. — D'abord, une fille qui garde pendant trois mois la même petite robe bleue (elle l'avait encore hier), et qui est toujours propre, — cette fille-là sera la femme qu'il me faut. — Je la rendrai plus heureuse qu'elle n'aurait pu l'espérer dans sa position, et elle m'en saura sans doute gré. — Ensuite, ne voulant pas différer mon départ, je n'ai pas le temps de faire un autre choix, et bris même que j'aurais le temps, je n'en tiendrais encore à celui-ci.

— Mais quelle est sa famille ? On ne fait pas un pareil coup de tête sans savoir au moins à quoi s'en tenir.

— J'ai fait prendre toutes les informations nécessaires par Gottlieb, qui est très-adroit,